

**La quête du bon et du mieux ne cesse jamais**

Daniel Danis, Susan Coolen, *Terre océane*, Montréal, Dazibao, 2003, 116 p., 24 \$.

Jean Marcel, *Lettres du Siam*, Montréal, l'Hexagone, 2002, 112 p., 16,95 \$.

Yves Potvin, *Les contes du haschisch*, Montréal, Varia, 2002, 184 p., 19,95 \$.

Yvon Paré

Number 112, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37988ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2003). Review of [La quête du bon et du mieux ne cesse jamais / Daniel Danis, Susan Coolen, *Terre océane*, Montréal, Dazibao, 2003, 116 p., 24 \$. / Jean Marcel, *Lettres du Siam*, Montréal, l'Hexagone, 2002, 112 p., 16,95 \$. / Yves Potvin, *Les contes du haschisch*, Montréal, Varia, 2002, 184 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (112), 28–29.

# La quête du bon et du mieux ne cesse jamais

*Les humains ont toujours cherché le lieu de tous les accomplissements. Ne le trouvant pas, ou le saccageant, ils cherchent à l'inventer. Ce peut être la Thaïlande de Jean Marcel ou les substances illicites d'Yves Potvin. Ce peut être aussi des jours où la vie se fait plus dense, plus lourde. Juste respirer alors devient une fin et un commencement. Daniel Danis est de ce côté du monde.*

R É C I T | Y V O N P A R É

DANIEL DANIS NE CESSE D'ÉTONNER AU THÉÂTRE avec des textes d'une qualité et d'une originalité déconcertantes. Songeons à *Cendres de cailloux* et plus récemment au *Langue-à-langue des chiens de roches* où la poésie porte la quête de ce dramaturge pas comme les autres. Une qualité d'écriture exceptionnelle, un pouvoir d'évocation qui a changé la façon d'écrire le théâtre au Québec et en France où il connaît du succès. Il ne fallait pas s'attendre à autre chose de sa rencontre avec la photographe Susan Coolen.

Dans un récit qui tient à la fois de la réplique théâtrale, de la poésie, de la description pure et narrative, Daniel Danis nous plonge dans des émotions et des situations où la vie atteint des dimensions insoupçonnées.

Antoine a adopté un garçon que l'on croit être un Haïtien. Il ramène ce poupon qui fera sa joie et celle de son épouse. Le bonheur se profile avec des sourires et des couches, mais ce serait mal connaître Danis. Mireille abandonne Antoine quelques heures seulement après l'arrivée de l'enfant, le quittant avec le bébé pour un autre homme.

Dix ans plus tard, le garçon frappe à la porte d'Antoine. Le jeune Gabriel est atteint d'un cancer incurable et n'a que quelques mois à vivre. Le récit de Daniel Danis s'amorce. Pas de place pour les dentelles et les faux-fuyants. Il faut trouver un sens où il n'y en a pas peut-être.

Antoine apprivoise ce fils qu'il n'a jamais eu et qu'il va perdre dans quelques semaines. Il doit recentrer sa vie, abandonner le monde artificiel du cinéma qui est le sien. Il faut tout vivre avec Gabriel, l'accompagner à chaque instant. Il se réfugie donc avec son fils chez l'oncle Dave, celui qui l'avait recueilli il y a longtemps, au moment où la violence du père était meurtrière.

La vie alors donne de grands coups d'épaule, soulève des émotions qui retournent le corps et font oublier les agitations inutiles. Il faut vivre chaque seconde, chaque minute comme l'éternité.

Antoine découvre la tendresse, l'amour et le bonheur. L'oncle Dave, encore, se fait passeur, shaman et initiateur. La mort pourra être belle, fascinante, envol, et Gabriel s'y entraîne avec ces « pères » qui cherchent tout autant que lui.

Daniel Danis offre un texte d'une qualité exceptionnelle. Ses phrases sont aiguisées comme des sabres. Il faut s'imprégner de la beauté de cette langue

baroque et incantatoire. Daniel Danis surprend avec ses trouvailles, des images qu'il est le seul à oser.



*Il neige en ce onze des morts. Pourtant, il pleut sur mes os et mes viscères, une pluie incessante, froide. Chaque partie de ma peau me semble quadrillée au marqueur noir pour inscrire les jours du mois avec ses hauts et surtout ses bas, comme pour me tatouer une peau novembrienne. Il pleut des ennuis sur une peau d'ennui. Je déambule comme une statue de plomb, creuse et sans semelle aux pieds qui, derrière elle, trace la coulée des eaux d'un être sans mémoire. Quand surgit ce maudit mois, les pensées inondent tout le calendrier de noyade tentaculaire répétée. (p. 43)*

Daniel Danis suit les difficiles contours qui font les liens entre les humains, ces élans souvent brisés et malmenés qui laissent des blessures qui guérissent si mal. Sans compromis, il pousse encore plus loin sa réflexion, sa tendresse pour ces humains plus doués pour la fuite que la vie. Apprivoiser la mort, c'est accepter la douleur de la séparation mais aussi la grâce de vivre ; c'est se faufiler dans tous les lieux de son corps. Parce que la mort peut donner un sens à la vie.

*Toute en sueur, toute en souffle, elle va d'abord, comme je l'ai vue, s'accroupir en catcheur sur son pénis ramolli, elle va descendre ses genoux au long des côtes d'Antoine, s'étendre sur sa poitrine, déposer sa tête au creux de son épaule et appuyer sa bouche dans son cou. Ils vont reprendre leur souffle... [...] Plutôt comme une tortue ! Elle pensera qu'elle est une tortue sur le sable chaud du Sud, avec du bon vent plein d'odeurs soufflées de la nature, elle se verra pondre des œufs dans un nid creusé à même la plage. De sa bouche rouge sortira un : Je t'amour. Je t'amour. ( p. 86)*

J'ai lu et relu ce texte, m'avançant et revenant pour en savourer la justesse, la densité et toute la beauté. L'écriture de Daniel Danis devient une sorte de mantra, de prière qui nous dessille l'être, pour ne pas dire l'âme.

Susan Coolen s'intéresse à des objets si familiers qu'ils en sont devenus invisibles. Des plumes, une feuille d'arbre, une balle. Avec ces sujets, elle crée un espace, un lieu, un univers où le sujet acquiert une force et une plénitude fascinantes. Une nouvelle identité, je dirais. Les photographies de Susan Coolen inventent des espaces tout comme les phrases de Daniel Danis. Une belle collaboration. Un plaisir rare que ce *Terre océane*.

## UN PAYS INVENTÉ

Jean Marcel a adopté la Thaïlande il y a une dizaine d'années. Il nous avait fait le plaisir de nous redonner les grands mythes fondateurs de ce pays dans *Sous le signe du singe* en 2001. Cette fois, par des lettres, il nous présente la Thaïlande, un pays qui l'a subjugué au moment où il mettait les pieds dans l'aéroport de Bangkok. Le « pays des hommes libres », si on se fie à sa traduction.

Jean Marcel, dans huit missives, aborde différents sujets. Comment il a découvert la Thaïlande, ses caractéristiques, sa religion, sa langue, sa cuisine, son système politique et les préjugés que les Occidentaux entretiennent devant ce monde si différent.

C'est presque trop beau. On hésite un peu, méfiant. Et si Jean Marcel exagérait et décrivait un monde qui n'existe pas? Des millions de gens souriants et calmes, des pacifistes mais aussi des individualistes indomptables qui préfèrent la fuite à l'affrontement. Est-ce possible?

*Ce sourire n'était pas de simple politesse à l'égard d'un étranger que l'on accueille, il révélait le fond du puits de l'âme, pas seulement de l'âme de la personne qui l'émettait, mais de tout un peuple qui l'affiche à tout moment, à tout propos, à tout venant. C'est un univers entier, en effet, qui sourit dans chaque Thai : c'est le fondement de la culture thaïe, et si on ne l'a pas compris, on ne comprendra rien à rien.* (p. 25)

Le lecteur s'abandonne rapidement à ce guide enthousiaste. Il s'ébahit avec Jean Marcel et partage sa joie. Un pays où les hommes se font moins plutôt que militaires ne peut qu'étonner.

Il existe peut-être, le pays idéal, et Jean Marcel le décrit. Un petit livre qui fait rêver et espérer. La Thaïlande est un État moderne dont il faut s'inspirer. Oui, un pays pacifiste a sa place dans ce monde d'échanges planétaires. Il faut croire que le modèle occidental fait d'affrontements, de guerres et de violences peut être cassé. Il est peut-être possible de changer les hommes et les femmes...

*On comprend dès lors qu'un culte fondé sur la connaissance (de ces quatre vérités) tienne pour le mal absolu l'ignorance (dont Marx plus tard dira aussi, comme le Bouddha, qu'elle est la source de tout mal), et que de l'ignorance naisse l'incompréhension du monde qui engendre la colère... mal absolu dans la société thaïe.* (p. 53)

La connaissance peut tout changer. Le mal absolu se nourrit de l'ignorance. Nous n'avons qu'à suivre l'actualité pour nous en convaincre.

## LES VOLUTES DU RÊVE

Yves Potvin évite la réalité à sa manière. Pourquoi ne pas s'adonner au haschisch volontairement, comme dans une ascèse, comme dans une



démarche initiatique qui vous fait vous aventurer dans une autre réalité? L'expérience peut s'avérer intéressante, du moins originale.

Potvin présente treize histoires dans *Les contes du haschisch*. Je ne crois pas que l'on puisse qualifier ces écrits de contes. Parlons d'histoires qui découlent de la consommation de cette substance qui a si mauvaise réputation dans notre société.

*Savais-tu que le haschisch illumine l'âme sans causer d'accoutumance comme le ferait la cigarette ou l'alcool? On y revient par conviction, non par esclavage. Le fumeur tente de retrouver un état d'esprit, une façon particulière de voir le monde. Il cherche, et croit trouver, des réponses satisfaisantes aux grandes questions philosophiques.* (p. 12)

Bon! Le fumeur de haschisch dans l'esprit de Potvin est une sorte d'initié, de « plus que conscient » qui comprend, sait le monde et ses réalités comme personne ne peut le faire. Le pauvre buveur de bière ou de vin, celui qui, pour le plus grand des malheurs, ne s'adonne pas au haschisch, reste un être incapable d'élévation et de compréhension du monde. Le fumeur a accès à l'illumination et fréquente les grands initiés.

L'entreprise pourrait être intéressante mais à la condition d'éviter les clichés et les banalités. Yves Potvin s'empêtre dès les premières lignes et il décroît rapidement.

*Je vous fais grâce du libellé exact du refrain que chantaient une grosse truie, une blonde maigrelette, un homme plus âgé, un barbu et un genre de bellâtre qui était là pour ramasser de la chair fraîche. Entre le bellâtre et moi, l'hostilité fut immédiate. Chacun se disait la même chose : « Que l'autre ramasse donc la maigrelette, ou encore la truie, mais qu'il me laisse l'amie Judith. »* (p. 59)



Humour? Mauvais goût plutôt. Là où il devrait s'élever, Potvin rampe, là où il devrait méditer et passer à un degré supérieur de la connaissance, il ne sait qu'annoncer des sarcasmes. C'est ce ton familier, ce tutoiement énervant, « ami lecteur et douce amie lectrice », qui agace rapidement. Nous suivons plutôt mal cet impénitent qui ne recule jamais devant les volutes du haschisch sans pour autant nous « faire voir » les pays fascinants qu'il traverse et explore. Il est tout de même allé en Afghanistan avant la guerre. Fumer du haschisch ou s'adonner à l'opium, du moins dans la version potvinienne, ferme plus l'esprit

qu'elle ne l'ouvre à la réalité. Ce qui devrait être « conscience » devient « enfermement », repliement sur soi. Nous suivons péniblement le radotage d'un impénitent qui ressasse sans cesse ses « exploits ».

*Je le devinais. Le haschisch m'aidait à ressentir les fantômes de Neurath. Là, dans une salle remplie de curieux, Neurath et moi formions les deux seules personnes lucides de l'assemblée. Lui, psychiatre surdiplômé ; moi, neché au point de ressentir les effets d'une constante cristallisation de molécules de THC dans le cerveau.* (p. 125)

Des histoires qui grincent aux virgules et s'éparpillent. Une écriture mal ramassée et claudicante. Oui, des histoires mal ficelées et disparates. Peut-être que j'aurais dû m'adonner aux volutes du *One Year* avant de plonger dans la prose d'Yves Potvin pour en apprécier toutes les subtilités, mais le devoir de lecture a ses limites. Non, les vapeurs du haschisch ne font pas un écrivain.

